



HAL
open science

De l'universalité de la langue française

Gilles Siouffi

► **To cite this version:**

Gilles Siouffi. De l'universalité de la langue française. Corpus : revue de la philosophie, 1999, 35, p. 181-203. hal-03124646

HAL Id: hal-03124646

<https://hal.science/hal-03124646>

Submitted on 28 Jan 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Gilles Siouffi, « De l'"universalité de la langue française" », *Corpus* n°35, 1999, p. 181-203.

De l'"universalité de la langue française"...

"Qu'est-ce qui a rendu la langue française la langue universelle de l'Europe ? Par où mérite-t-elle cette prérogative ? Peut-on présumer qu'elle la conserve ? " Telles étaient les questions que mettait au concours, en cette année 1783, l'Académie de Berlin. Plusieurs y ont répondu, des Français, des Allemands, et ce sont ces textes que nous pouvons lire aujourd'hui dans le volume *De l'universalité européenne de la langue française* édité par le "Corpus des oeuvres de philosophie en langue française". Les questions étaient lourdes de présupposés. La première, déjà, considérait comme un fait accompli, à placer hors de toute discussion, que la langue française était "la langue universelle de l'Europe", le temps ayant apparemment confirmé la supposition de Bouhours que "si la langue Française n'est pas encore la langue de tous les peuples du monde, il me semble qu'elle mérite de l'être"¹. L'espèce de violence politique qui s'en dégage pouvait facilement incliner au ressentiment ou au triomphalisme, selon le point de vue.

De tous les textes présentés par le volume, c'est bien évidemment celui de Rivarol qui est le plus connu, qui a fait l'objet du plus grand nombre de rééditions², de commentaires, et qui reste encore le plus spectaculaire, ne serait-ce que par la vigueur et l'absolu manque de complexe de ses formules. Dans un essai récent³, Henri Meschonnic le considère comme le texte symbolique, *le* texte, en quelque sorte, d'un courant (français) de pensée sur la langue qui n'a cessé de marquer la culture depuis le XVI^e siècle jusqu'à nos jours. Mais il y en a au moins un autre, celui de Johann Christoph Schwab, co-bénéficiaire du prix avec Rivarol, intitulé "Dissertation sur la langue française", qui mérite l'attention, par sa vaste documentation, son érudition même, son honnêteté, et le sérieux, le côté direct, frontal, avec lequel son auteur n'a pas hésité à aborder, sans chercher à la contourner, cette embarrassante question. Surtout, l'ensemble de ces textes représente un ultime témoignage, à la toute fin du XVIII^e siècle, un couronnement, pourrait-on dire, du formidable imaginaire linguistique dont la langue française s'est trouvée nimbée pendant deux siècles et qui en est venu à constituer, à la veille de la dissolution du monde mental qui lui a donné naissance, un cristal de haute densité où se reflète tout ce qui a pu être produit dans le domaine de l'analyse grammaticale, de la spéculation sur le langage, de la réflexion culturelle.

La question de l'"universalité" possible d'une langue existante est une question éminemment troublante. On peut dire que l'intérêt qu'elle suscite en nous s'appuie une double frustration : celle de la diversité des langues, tout d'abord, de l'impossibilité de trouver un idiome commun à tous les hommes. A quoi s'ajoute le sentiment de l'impossibilité de s'adresser à tout un chacun, quelle que soit la langue employée, en ayant

¹Dominique Bouhours, *Entretiens d'Ariste et d'Eugène*, éd. 1721, p. 60.

²Le texte de Rivarol a été, à la vérité, très réédité. Citons les rééditions de 1930 (Th. Suran, Paris/Toulouse), 1966 (Hubert Juin, avant-propos de Marc Blanpain, Paris, Belfond), 1991 (Paris, arléa, préface de Jean Dutourd)...

³Henri Meschonnic, *De la langue française*, Paris, Hachette, 1997.

l'assurance d'être compris. Dans les deux cas, l'impression qu'on en retire est celle d'un manque, d'un inaboutissement, la prescience d'un accomplissement dont la possibilité nous serait ainsi retirée. C'est pourquoi le rêve d'une "langue universelle" ne peut être distinct de celui d'une efficience absolue du langage, protégeant les locuteurs de tout risque de disfonctionnement dans la communication. Une langue universelle ne serait pas seulement une langue pouvant permettre à des hommes parlant initialement des langues différentes de se comprendre, elle serait aussi une langue garantissant une compréhension systématiquement parfaite. C'est pourquoi toutes les considérations linguistiques prises dans la logique de cette spéculation de départ ne peuvent échapper à l'ambiguïté qui leur donne à toutes deux versants : l'un afférant au caractère des langues particulières, l'autre à celui du langage lui-même.

Au XVI^e siècle, le mythe de Babel constituait le substrat imaginaire, repris avec distance, certes, mais foncièrement respecté dans sa signification profonde, de toutes les philologies entreprises ; au XVII^e siècle, l'espoir suscité par les spéculations sur la langue des calculs, où pourrait s'entrevoir l'idée d'un "langage parfait", attirent à elles tous les grands esprits philosophiques ; au XVIII^e, l'interrogation sur la possible universalité d'une langue existante, la langue française, aussi crûment posée, aussi naïve soit-elle, n'en est-elle pas le plus troublant avatar ? On ne se préoccupera pas beaucoup ici de savoir pourquoi il s'est agi de la langue française plutôt que d'une autre : l'important est qu'il s'est agi d'une langue existante. Une grande partie des espoirs fondés dans les langues universelles réinventées à partir de concepts avaient buté sur leur caractère conceptuel, précisément, qui les aurait contraintes à voir leur usage limité, comme le dit Descartes, "au pays des romans"⁴. Et si toutes ces difficultés étaient balayées par le simple fait de choisir une langue de la réalité ? Aux exigences issues d'un minutieux travail de décomposition des unités de la pensée, de régularisation des mécanismes de l'écriture, et d'articulation entre elles des catégories, viendrait alors s'ajouter le mystérieux miracle, escompté, rêvé, d'une infusion sensible des "qualités d'un peuple", de son histoire, de toutes les réalisations des grands hommes dans cette langue, selon une alchimie aux effets cumulatifs, et donc susceptible un jour d'atteindre une universalité de tous les temps et de tous les lieux. C'est dire qu'en 1784, la question se colorait d'un enjeu dont nous avons peut-être perdu la portée. On pourrait imaginer que nous ne nous trouvons pas, à notre époque, dans une situation différente de celle de 1784, puisque la même question d'une certaine manière se repose, à propos d'une langue différente, certes, l'anglais. Mais les cultures européennes du XVIII^e siècle, parvenues à date récente à se forger des idiomes nationaux, et à les imposer à l'ensemble de leur population, avaient une obsession du monolinguisme qui ne pouvait, comme nous aujourd'hui, leur faire imaginer l'"universalité" d'une langue sous les espèces d'un emploi spécifique, "véhiculaire" de cette langue à des fins définies d'avance, et autrement que mû par un hégémonisme encore pour ainsi dire sur sa lancée...

"La langue française est-elle ".... Il y avait deux façons, grosso modo, de répondre la question. En linguiste et en philosophe, pourrait-on dire. Soit on choisissait de postuler que c'est de sa nature même, de ses caractères intrinsèques que la langue tire cette "prérogative", auquel cas on s'attelle à une évaluation aussi précise que possible de ce que l'on conçoit qui peut être évalué d'une langue. Soit, on déplaçait la question vers le domaine du politique, du social, de la "civilisation", comme on disait alors, et l'on faisait dépendre tout ce que l'on prête à la langue de phénomènes extra-linguistiques. "La propagation d'une langue dépend

⁴Descartes, Lettre à Mersenne, 1629.

de la nature de cette langue, des qualités du peuple qui la parle, et des rapports politiques de ce peuple avec les autres nations", résume Johann-Christoph Schwab⁵. Le second volet de la réflexion-les deux derniers pour Schwab- est bien représenté dans nos textes. Nous sommes en effet, à la fin du XVIII^e siècle, à une époque où la pensée sur les cadres généraux de la société a pu se nourrir, tant du côté français que du côté allemand, de multiples sources, -Voltaire, Herder, pour ne citer que deux noms-, à même de faire concevoir les phénomènes culturels, artistiques, linguistiques, politiques, comme éminemment liés. La candeur maladroite qui était à la fin du XVII^e siècle celle d'un Charpentier⁶, a cédé la place à une "lucidité" politique dont les Lumières se targuent.

Tous, ou presque, de nos auteurs, évoquent des "raisons" politiques. Plus particulièrement Franz Thomas Chastel, dont le travail est presque entièrement axé autour de cet aspect, Peter Villaume, Etienne Mayet, sur qui l'influence de Voltaire est clairement visible, Friedrich Melchior Grimm, qui insiste sur le lien entre la question de la langue et celle des "moeurs", enfin Johann Christoph Schwab. Il était difficile, en ces années où les sombres méditations issues du spectacle des régimes européens vieillissants et parfois vacillants venaient s'ajouter aux froids raisonnements sur l'art de dominer qui avaient été ceux du XVII^e siècle, de rester insensible à la dimension politique que comportait une telle question. Parfois, la thématique politique est variée, déclinée dans ses variantes sociale, littéraire (la "culture d'esprit de la nation française", pour Johann Christoph Schwab⁷) ou institutionnelle (l'Académie). Après avoir passé en revue toutes les langues européennes les unes après les autres, afin d'examiner si elles n'auraient pas pu être choisies à la place de français, Rivarol conclut en une consubstantialité du génie des langues et du caractère des nations. "Dans ce rapide tableau des nations, on voit le caractère des peuples et le génie de leur langue marcher d'un pas égal, et l'un est toujours garant de l'autre."⁸ La question politique et culturelle est donc première dans tous ces textes. Le plus souvent, elle est considérée comme un "principe", selon le même schéma de logique explicative qui commandait la vision de la grammaire de Girard à Du Marsais.

Ce n'est pas cet aspect, néanmoins, qui nous retiendra le plus ici. C'est d'ailleurs celui qui a été le plus traité. La formidable idéalisation de la langue elle-même, le détail des raisonnements linguistiques, tout ce qui a pu être investi dans l'argumentation et dans ses conclusions, peuvent, nous le pensons, retenir l'attention en tant que tels, sans qu'il soit nécessaire de choisir entre l'assentiment naïf et la démystification mécanique d'une idéologie dont il n'y aurait pour ainsi dire rien à sauver. L'imaginaire dont nous entourons la langue que nous parlons est multiforme et incroyablement complexe. C'est pourquoi il est si profondément dérangentant d'en lire une description argumentée et explicitée, et ce d'autant plus que cette description est infléchie par un propos dont le but n'est pas expressément de servir cet imaginaire, mais de lui faire défendre une cause. Toute description de ce type procure l'effet d'une trahison. Trahison d'une alchimie intime où se joue l'expressivité individuelle tout autant que le sentiment esthétique dont nous entourons toute pensée un

⁵*De l'universalité...*, p. 256.

⁶François Charpentier, *De l'excellence de la langue française*, Paris, Veuve Bilaine, 2 vol. 1683. L'éventuelle supériorité de la langue française avait fait au XVII^e siècle l'objet d'un premier débat à propos de l'inscription d'un arc de triomphe érigé en l'honneur de Louis XIV.

⁷*op. cit.*, p. 315.

⁸*Ibid.*, p. 141.

peu générale que, par une sorte de miracle, nous sommes parvenus à formuler dans une langue que nous maîtrisons. De sorte qu'il peut paraître difficile de comprendre comment on a pu donner de cet imaginaire une lecture aussi "simpliste". Ce simplisme nous fait violence, ce qui explique pourquoi -l'essai récent d'Henri Meschonnic cité plus haut en est un témoignage- nous pouvons à son égard éprouver un aussi fort sentiment de rejet.

Car en lisant ces textes, un dialogue étrange se met à s'animer entre deux voix contradictoires en nous, celle qui voudrait dépouiller la rigueur de la grammaire de tout ce fatras de considérations annexes, de jugements de valeur, de fantasmes brutaux et dominateurs, et celle qui voit dans l'imaginaire linguistique le ressort ultime de l'expression langagière, bien plus nécessaire à la vérité qu'une rationalité que nous mettons d'autant plus facilement à l'oeuvre dans l'étude du langage que la pente réflexive de notre activité mentale trouve un moyen immédiat et commode de s'y exprimer, et que notre instinct de sauvegarde, voyant la qualité de la "langue", à la fin, l'emporter encore sur celle de nos pensées, en sort rassuré et satisfait.

Carl Euler, dans une dissertation par ailleurs relativement pessimiste quant aux chances du français de "conserver cette position", comme disait l'intitulé de la question, et foncièrement critique quant au projet d'ensemble, est le seul à s'opposer à l'idée de perfection, et à suggérer qu'il n'est peut-être pas nécessaire de s'appuyer sur elle pour légitimer celle de préférence⁹. La plupart des commentateurs, Rivarol en tête, placent néanmoins tout leur raisonnement sous l'égide d'un hyperbolisme de départ qui ne voit pas les caractères de la langue autrement que d'emblée et de principe magnifiées. Charpentier parlait déjà d'"excellence" de la langue française¹⁰, intitulait un chapitre de son livre : "Que la langue française est dans son état de perfection"¹¹, et affirmait plus loin : "Ce n'est pas un paradoxe de dire qu'une langue vivante est parvenue au point de perfection"¹². Ainsi l'on voit comment l'habitude de considérer la langue comme un objet, au même titre que les sciences alors naissantes se cherchaient des objets d'investigation, jointe au sentiment, à l'égard duquel aucune distance jamais n'a été prise, d'une possession, d'une propriété, du sentiment, pour tout dire, que cette langue, "c'est la nôtre", a pu déboucher sur une survalorisation inconsciente, systématique, de ses caractères.

A la vérité, l'idée de "perfection" semble véritablement indissociable de toute entreprise d'explication grammaticale de la langue. Il faudrait sans doute bien des pages pour montrer qu'à la base de la plupart des travaux de syntaxe modernes cette présupposition demeure que la langue est un agencement grammatical, et que cet agencement, s'il est bien manipulé, est parfait. Au XVIII^e siècle, cependant, l'idée de perfection dans la langue n'est pas seulement vue comme la condition souterraine à ce qu'un discours grammatical cohérent puisse être produit, elle constitue un authentique caractère de la langue, qui a fait l'objet d'une lente élaboration, et qui a déjà derrière lui une certaine histoire. Avant Rivarol, Voltaire, dans *Le Siècle de Louis XIV* et l'article "Français" de l'*Encyclopédie*, l'abbé Féraud dans l'introduction de son *Dictionnaire critique*, ont popularisé l'opinion qu'en France, la langue était parfaite depuis la fin du XVII^e siècle. Il est frappant de constater comment ils se font alors le relais de l'enthousiasme auto-suggéré qui avait été celui de la

⁹*Ibid.*, p. 45.

¹⁰François Charpentier, *De l'Excellence de la langue française*, Paris, Veuve Bilaine, 1683, 2. vol.

¹¹*Ibid.*, p. 374.

¹²*Ibid.*, p. 694.

génération des années 1670, et dont on peut voir un témoignage, outre les oeuvres de Bouhours et Charpentier, dans le recueil des textes d'académiciens qui fut publié à Amsterdam, "Aux dépens de la Compagnie", en 1709¹³.

Tous les textes, ou à peu près, qui sont cités dans ces deux volumes, comprennent à un moment ou à un autre des rhapsodies sur le thème de la perfection, lesquelles sont d'ailleurs étonnamment semblables. On a bel et bien affaire, alors, à un topos, à une idée reçue à propos de laquelle les auteurs, n'étant plus tenus à la nécessité d'argumenter et de prouver, peuvent se livrer au plaisir grisant de ressasser et d'embellir un sujet sur lequel tout le monde est d'accord. Un certain type de communication entre les auteurs et leur public se crée, dont rien ne peut arrêter la ronde. L'abbé de Montigny (1670) ; l'évêque de Condom (1671) ; Charles Perrault (1671) ; l'abbé Tallemant Le Jeune (1675) ; Cordemoy (1675) ; Tallemant Le Jeune à nouveau en réponse au Père Lucas (1676) ; l'abbé Galloys à la réception de l'abbé Dangeau (1682) : tous font état d'une situation nouvelle qui serait celle du français face au latin et au grec, et qui permettrait aux oeuvres produites en français d'entrer dans une ère nouvelle, une ère d'immortalité. "La langue française par vos soins est parvenue à sa dernière perfection : c'est à vous maintenant de pratiquer le bon usage que vous avez établi. Considérez le juste rapport qu'il y a entre les trois siècles académiques dont je vous ai parlé, et ajoutez-y que les langues grecque et latine avaient aussi dans ce même temmps atteint leur dernière pureté.", déclare Tallemant Le Jeune en s'adressant à l'Académie sur le thème : "de l'utilité des académies"¹⁴ ; "Qu'on ne parle plus de changement dans notre langue, elle est fixée à jamais par tant de rares ouvrages, et le ciel préserve ceux qui nous suivront, de la voir changer, car elle aurait le même sort que les autres, qui durant plusieurs siècles n'ont fait que se corrompre de plus en plus. Oui, Messieurs, la raison humaine me fournit assez de lumière pour pouvoir assurer que les bons ouvrages de ce siècle dureront éternellement.", déclare-t-il en 1676¹⁵.

Il n'est pas douteux que le nouvel impérialisme politique de cette partie du règne de Louis XIV, joint à une vision particulièrement forte de l'historicité des langues, héritée de la Renaissance et du constat de la mort du latin, n'ait profondément infléchi la représentation que l'on a pu se faire des langues à cette époque. Une même idée de destin la marque que celle qui caractérise la représentation des "empires". L'abbé de Montigny, par exemple, déclare : "Allons encore plus loin sur la foi des Histoires ; il semble que par je ne sais quelle fatalité la destinée des Empires soit attachée à celle de leur langue."¹⁶ Si l'on ajoute qu'en ces années 1670, la querelle des Anciens et des Modernes vient introduire dans tous les débats la notion de confrontation avec l'Antiquité, on comprend que la nouvelle génération, marquée par les notions de grandeur, de décadence et de "corruption" qui accompagnent la vision que l'on se faisait du monde romain, et désireuse par conséquent de tout faire pour que ne s'en reproduise pas le schéma, se soit focalisée sur la "question de la langue", comme on l'appellera bientôt en Italie. Toutes les conditions se trouvaient alors réunies pour que s'épanouisse une imaginaire collectif de la langue particulièrement puissant. Loin d'avoir comme mission de représenter la jouissance attachée à un état de grâce momentanée, le

¹³*Recueil des harangues prononcées par Messieurs de l'Académie françoise dans leurs réceptions & en d'autres occasions différentes, depuis l'establissement de l'Academie jusqu'à présent*, Amsterdam, Aux dépens de la Compagnie, 1709, 2 vol.

¹⁴*Ibid.*, p. 376.

¹⁵*Ibid.*, p. 413.

¹⁶*Ibid.*, p. 149.

motif de la "perfection" en vient de ce fait à synthétiser autour de lui, à l'intérieur de cette sphère éminemment symbolique qu'est la sphère de la langue, toutes les peurs suscitées par le sentiment d'un accomplissement inédit et peut-être, de ce fait, périssable. C'est pourquoi il est indissociable du motif de la "fixation", -"fixer la langue"- , qui voudrait sceller le destin de la langue à son apogée, en interrompre l'évolution irrémédiable, la pétrifier dans une physionomie dont elle ne sorte plus. Quoi de plus pétrifiant, à cet égard, que la conception que l'on se fait de l'"usage", régi par une "académie", et destiné à ne plus bouger ? Notons également que cet imaginaire de la "pétrification" peut d'ailleurs être relativement pris au pied de la lettre, à l'époque, puisque nous sommes au moment où, dans la "querelle des inscriptions", on se pose la question de savoir si l'on peut ou non graver du français dans du marbre. Tout le discours de l'abbé Tallemant de 1676, en réponse à celui du P. Lucas, a comme arrière fond le problème des inscriptions ; celui du P. Galloys y fait également souvent référence.

A plus d'un siècle de ces années de cristallisation du motif, l'idée que se fait Rivarol de la perfection linguistique est un peu différente. Elle est surtout considérablement plus idéalisée, dés-historicisée, au point qu'il lui fait traverser les siècles comme une sorte d'essence intemporelle. Cela donne quelques remarques parfois bizarres. Ainsi, pour lui, "au XIII^e et XIV^e siècles la langue française était plus près d'une certaine perfection qu'elle ne le fut au XVI^e siècle."¹⁷ On trouve chez lui l'idée d'une "perfection relative" qui, quel qu'ait été l'état réel de la langue, aurait continué à se manifester de siècle en siècle¹⁸, ce qui montre à quel point, pour lui, la "perfection" est une composante de ce que la génération de 1670 avait appelé le "génie de la langue".

Ce "génie", il était fatal que les défenseurs d'une spécificité linguistique du français propre à lui assurer la dite "universalité" le mobilisent massivement dans leurs dissertations. C'est pourquoi reparaissent ici, décantés par un siècle de giration stationnaire du discours linguistique sur lui-même, et comme "vérifiés" par l'expansionisme culturel français du XVIII^e siècle, les principaux motifs de l'analyse rationaliste du langage initiée dans le courant du XVII^e siècle. Ces motifs, organisés entre eux en une solidarité signifiante, forment véritablement une architecture qui, elle aussi, est le gage que le français possède structure et solidité. Toutefois, il est assez frappant de constater qu'ils font ici l'objet d'assertions infiniment moins vigoureuses qu'un siècle plus tôt. Le seul auteur à vouloir s'appuyer lourdement sur leurs bases, finalement, est Rivarol, et il est patent que chez lui, l'assertion n'est pas exclusivement fondée sur la raison. Elle possède un caractère autonome, d'une poétique particulière, qui n'est pas sans intégrer même, sous forme d'outrance, sa propre caricature.

Le motif de l'"ordre" est peut-être le premier auquel on pense. On sait quelle place occupe, dans la vaste entreprise d'idéalisation du français qui a commencé vers le milieu du XVII^e siècle, la réflexion sur l'ordre des mots, et le repérage d'un ordre des mots privilégié, l'"ordre direct". Ulrich Ricken a consacré un essai de synthèse à montrer comment

¹⁷*op . cité*, p. 150.

¹⁸*Ibid.*, p. 153 : "C'est une chose bien remarquable qu'à quelque époque de la langue française que l'on s'arrête, depuis sa plus obscure origine jusqu'à Louis XIII, et dans quelque imperfection qu'elle se trouve de siècle en siècle, elle ait toujours charmé l'Europe, autant que le malheur des temps l'a permis. Il faut donc que la France eût toujours eu une perfection relative et certains agréments fondés sur sa position sur l'heureuse humeur de ses habitants."

pratiquement toute la philosophie du langage du XVIII^o pouvait s'organiser autour de cette question¹⁹. Le "caractère" de la langue, selon l'expression que le XVIII^o siècle tend progressivement à préférer à celle de "génie", en dépend étroitement. Pour Johann Christoph Schwab, "c'est l'ordre naturel, la marche régulière de la construction française, qui forment particulièrement ce caractère"²⁰. Un passage étonnant témoigne de son désir de croire à la signification de cet "ordre direct", alors qu'autour de lui les certitudes vacillent. Pour conjurer les doutes introduits par les hypothèses sensualistes, il nous révèle alors quels sont pour lui les arguments, pour ainsi dire, de la dernière chance :

"Quelques grammairiens, philosophes en même temps, ont récemment soutenu que l'ordre et l'arrangement des mots, pour l'expression de nos pensées et de nos jugements, n'était qu'une chimère des anciens grammairiens ; qu'il n'y avait là-dessus aucune règle à donner ; que toute construction était naturelle, pourvu qu'elle fût la peinture fidèle des sentiments et des pensées de celui qui écrit. Mais je demanderais à ces grammairiens, si l'esprit, accoutumé à classer ses idées, ne trouve pas plus naturel de placer les fondements avant l'édifice, la cause avant l'effet, le sujet avant la modification, l'action enfin avant l'objet et le but auquel elle se rapporte, que d'y penser dans un ordre renversé, ou de confondre pêle-mêle toutes ces choses."²¹

On le voit, son argumentation est très dominée par un découpage "logiciste" des opérations de l'esprit, où l'on s'efforce de donner une traduction linéaire à l'impression de vérité définitive procurée par l'établissement de catégories. On notera également que Johann Christoph Schwab est un cas assez représentatif, finalement, de la manière dont le sensualisme s'est introduit dans le modèle rationaliste d'explication linguistique, sans réussir à en modifier profondément les bases, et sans ébranler véritablement les certitudes que l'on pouvait en déduire. Quant à Rivarol, voici ce qu'il en dit :

"Ce qui distingue notre langue des langues anciennes et modernes, c'est l'ordre et la construction de la phrase. Cet ordre doit toujours être direct et nécessairement clair. Le français nomme d'abord le sujet du discours, ensuite le verbe qui est l'action, et enfin l'objet de cette action : voilà la logique naturelle à tous les hommes ; voilà ce qui constitue le sens commun. [...] Le français, par un privilège unique, est seul resté fidèle à l'ordre direct, comme s'il était tout raison, et on a beau par les mouvements les plus variés et toutes les ressources du style, déguiser cet ordre, il faut toujours qu'il existe."²²

Quel commentaire y apporter sinon que, selon la tendance propre à Rivarol, la généralité y est insensiblement substituée au particulier ? Entre "français" et "langues modernes", on ne sait plus trop où est la différence ; quant aux termes "logique naturelle", "sens commun", il démontrent d'eux-mêmes que le discours sur la langue, chez Rivarol, ne se satisfait plus de conclusions internes à la sphère du linguistique, mais aspire au contraire à en sortir pour se faire discours de l'intelligibilité universelle. L'imaginaire linguistique est alors une forme particulière d'abstraction, de discours généralisant dont l'origine est une élaboration, dans le sens d'une signification toujours plus grande, des motifs issus de l'observation du langage. On comprend comment, de cet imaginaire, toute spéculation sur une possible "universalité" d'une langue existante peut constituer un formidable tremplin : la signification supra-linguistique accordée aux faits de langue, s'incarne, pour ainsi dire, dans la réalité de l'évolution historique.

¹⁹Ulrich Ricken, *Grammaire et philosophie au siècle des Lumières*, Publications de l'Université de Lille III, 1978.

²⁰*op. cit.*, p. 295.

²¹*Ibid.*, p. 257.

²²*Ibid.*, p.162.

Dans cette perspective, la théorie de l'ordre des mots, en ce qu'elle propose une traduction linéaire, convenant au mode d'être particulier du langage, de toute cette signification seconde, constitue le point focal de l'illusion grammaticale. Le motif de l'"ordre direct" a en effet ceci de commode, pour l'imaginaire linguistique, qu'il permet d'identifier langue, pensée, et architecture grammaticale. Dans la logique de cette vision, toute pensée est nécessairement exprimée par une articulation entre eux de constituants de cette pensée. Il ne saurait y en avoir de fonctionnement global, a fortiori de fonctionnement imagé. Pour Johann Christoph Schwab, la langue française se distingue par son caractère immédiatement et systématiquement intelligible. Ici, il va réutiliser tout ce qui a pu être dit avant lui sur la réticence aux figures que manifesterait le français, et sur sa pente à l'écriture dite "régulière". Le topos moral et culturel de l'"aurea mediocritas", de la médiocrité d'or, se voit alors traduit en termes linguistiques.

"Le gigantesque dans les pensées et les images ; les expressions trop bruyantes, et en général le style oriental, lui déplaisent. Il n'admet que des comparaisons exactes qui cadrent parfaitement avec le sujet, et il rejette absolument ces hyperboles qu'on trouve dans Homère, quelque flatteuses qu'elles puissent être dans une imagination dérégulée."²³

Schwab ne fait alors rien d'autre qu'abonder dans le sens d'une longue liste de grammairiens qui, depuis Vaugelas, n'ont cessé de mettre l'accent sur l'existence, profondément enfouis dans le "génie de la langue", de processus de régulation des figures propres à assurer, dans l'écriture de la langue, la supériorité constante d'une certaine "grammaticalité" sur l'efflorescence imaginative. Schwab remarque qu'en italien, la poésie et la prose sont deux langues différentes²⁴ ; le français, à l'inverse, est une des rares langues où les poètes soient intelligibles²⁵. On comprend comment, dans son esprit, cette constatation peut faire office d'argument pour défendre une possible "universalité" du français : rien n'étant plus difficile à traduire que les images, les métaphores, les hyperboles, tout ce que les langues mobilisent comme ressources pour traduire leur insatisfaction, l'impression de décalage ressentie par quiconque a le désir d'"exprimer le monde", la langue française peut donner l'illusion d'une régularité exportable, d'une absence de particularisme expressif lui permettant de se glisser, par la porte du milieu, au sein des pensées de tous, sans imposer d'écart fixé d'avance.

Pour Rivarol, la métaphore représente une véritable corruption des langues. Il le dit explicitement : "L'homme le plus dépourvu d'imagination ne parle pas longtemps sans tomber dans la métaphore. Or c'est ce perpétuel mensonge de la parole, c'est le style métaphorique, qui porte un germe de corruption"²⁶. Ce dégagement d'une sorte de physionomie "non figurée" de la langue débouche sur la mise en place d'une opposition prose-poésie de nature à placer une grande partie de l'idéalisation linguistique plutôt dans la

²³*Ibid.*, p. 309.

²⁴*Ibid.*, p. 296.

²⁵*Ibid.*, p. 307.

²⁶*Ibid.*, p. 170. Curieusement, dans le "Discours préliminaire" au dictionnaire de 1797, il reviendra sur cette affirmation et, dans un passage consacré à évaluer les styles philosophiques de Locke et de Condillac, leur reprochera finalement de ne pas avoir fait assez usage de métaphores. "Je pourrais d'abord prouver qu'il n'existe pas de style proprement direct et sans figures", dit-il (*Discours préliminaire au nouveau dictionnaire de la langue française*, Hambourg, P. Fauche, 1797, p. 144.).

prose que dans la poésie. "Rien n'est en effet comparable à la prose française", dit Rivarol²⁷. A un autre moment, il déclare : "Or c'est la prose qui donne l'empire à une langue, parce qu'elle est tout usuelle ; la poésie n'est qu'un objet de luxe"²⁸. Dans un assez long passage de comparaison de la prose et de la poésie, l'idée est développée d'une plus grande proximité de la prose d'avec la pensée elle-même. "La prose accuse le nu de la pensée"²⁹. Surtout, c'est la proximité linguistique entre la prose et la poésie françaises qui retient l'attention.

Si la métaphore -la figure, plus généralement- est un germe de "corruption" pour la langue, la syntaxe, en revanche, est vue comme "incorruptible" : "la syntaxe française est incorruptible"³⁰. De la sorte, l'imaginaire se structure au moyen d'une opposition qui range d'un côté métaphore, courbe, corruption, et de l'autre syntaxe, "régularité", incorruptibilité, et... ligne droite. Le fantasme géométrique de Rivarol fait ici se superposer, en une construction étrange, l'exigence d'une représentation linéaire du langage, les remarques qu'il a pu faire sur l'ordre des mots, et le caractère "simple", "direct", qu'il déduit, pour le français, de son peu de goût pour les figures : "On dirait que c'est d'une géométrie tout élémentaire, de la simple ligne droite que s'est formée la langue française ; et que ce sont les courbes et leurs variétés infinies qui ont présidé aux langue grecque et latine"³¹. Ce que traduit également le motif de la "ligne", bien évidemment, c'est l'influence considérable qu'a pu avoir, sur la représentation de la langue que l'on s'est faite à l'âge classique, la focalisation autour de l'écriture, selon un processus que, s'inspirant des écrits de Rousseau, Jacques Derrida a analysé dans *De la grammatologie*. Il s'y adjoint sans doute encore -l'idée de "plan", de "dessein", est une constante dans la réflexion du XVIII^e- la présupposition que le langage -tout langage, toute langue- a été formé en réponse à un concept préalable, auquel il peut se résumer, et qu'il donne à lire de manière plus simple qu'on ne pourrait penser.

Telle qu'elle était posée par l'Académie de Berlin, la question de l'"universalité" de la langue française exposait à la vérité la réflexion linguistique à découvrir une partie de ses présupposés. Elle attirait à elle, en les forçant à s'"aligner", pour continuer à exploiter notre métaphore géométrique, toutes sortes de matériaux philosophiques, culturels, géographiques, historiques, philologiques à propos desquels toute la clarté n'avait pas encore été faite. De formidables contradictions demeurent. L'entrecroisement des raisonnements inspirés du rationalisme et de ceux inspirés du sensualisme est à cet égard révélateur. On sait qu'une bonne partie des penseurs français sur la langue au XVIII^e siècle, n'ont pas réussi à faire un choix entre les deux théories. Diderot, dans sa *Lettre sur les sourds et muets*, semble exprimer tour à tour les deux points de vue ; Voltaire, très "lockien" partout dans sa philosophie, demeure, dès lors qu'il est question du langage, très attaché au rationalisme ; Beauzée, dans certains de ses articles de l'*Encyclopédie*, tente une difficile conciliation des deux écoles ; Condillac lui-même, enfin, -c'est un point qui mériterait d'être développé, est resté très "port-royaliste" sur bien des questions.

Dans le *Discours* de Rivarol, pourtant très nettement rationaliste, on trouve un écho de ces discussions³². De même dans le *Discours préliminaire du Nouveau Dictionnaire*, de

²⁷op. cité, p. 165.

²⁸*Ibid.*, p. 140.

²⁹*Ibid.*, p. 166.

³⁰*Ibid.*, p. 162.

³¹*Ibid.*, p. 163.

³²*Ibid.*, p. 141.

1797, qui représente un aspect plus "philosophique", plus général, de la réflexion de Rivarol³³. Néanmoins, il est clair qu'en invitant à articuler ensemble les conclusions de l'analyse menée par les grammairiens sur la structure de la syntaxe et les spéculations nouvellement produites sur le caractère individuel des langues, la question posée par l'Académie de Berlin constituait un encouragement aux positions rationalistes. D'ailleurs, le texte de Rivarol n'a pas manqué de susciter de vives réactions de la part du camp sensualiste, comme en témoignent les longs articles de Garat et de Domergue. Toutefois, ici encore, si l'opposition des deux philosophies se lit peut-être bien sur le détail de l'analyse, comme sur le problème de l'ordre des mots, par exemple, Garat ne va-t-il pas à sa manière plus loin que Rivarol quand il affirme : "C'était une grande folie aux Philosophes de vouloir créer des grammaires, des logiques, des métaphysiques, qui étaient toutes faites dans les langues"³⁴ ? Il semble qu'à la fin du XVIII^e siècle, sensualisme et rationalisme se soient véritablement unis pour la plus grande gloire de la langue...

Le plus étonnant est que cette valorisation de la langue française ne s'est pas systématiquement faite sur fond d'une appréciation effective de ses qualités. Certains commentateurs ont même considéré que, des langues en compétition pour bénéficier de ce statut, le français était peut-être la moins à même de le faire en raison de ses qualités intrinsèques. C'est l'opinion, par exemple, de Franz Thomas Chastel, qui déclare : Pourquoi cette préférence pour notre langue ? Elle où les constructions de phrase l'emportent sur l'harmonie, où les inversions sont proscrites à cause des articles, où les hiatus sont continuels et difficiles à éviter ; elle qui n'a diminutifs ni mots composés, dont les périphrases ralentissent la marche du discours, et qui ne peut se vanter de la même abondance que l'allemand ou l'anglais. Sa monotonie et sa marche uniforme sont, dit l'Encyclopédie (article "Langue") rachetées par la clarté, l'ordre, la justesse et la pureté des termes et ses qualités sont peut-être dues à l'espèce de gêne où est continuellement l'écrivain.³⁵

Un autre, au moins, des commentateurs, est du même avis, il s'agit de Peter Villaume, selon lequel le français est une langue "timide, lourde, et peu abondante", et qui estime que "ce n'est pas par elle-même qu'elle a obtenu l'universalité dont elle jouit"³⁶. Quant à Etienne Mayet, il commence sa dissertation de manière paradoxale, par un exposé de tous les défauts du français comparé à l'allemand. Pour lui, le français est une langue pleine de bizarreries d'orthographe et de prononciation. "Il n'y a peut-être point de langue qui présente plus d'irrégularités et plus de bizarreries dans la syntaxe d'usage que la langue française"³⁷. Il trouve admirable, parfois même aux limites de la gageure, que des grammairiens se soient efforcés d'organiser la grammaire française en règles, et d'en proposer une vision cohérente. Sur les participes, par exemple : "M. du Marsais est peut-être le seul grammairien qui se soit occupé sérieusement à trouver quelque principe et il finit par avouer ingénieusement qu'il n'y a que le bon usage et l'oreille qui puissent décider de ce point important"³⁸.

³³Rivarol, *Discours préliminaire du Nouveau Dictionnaire de la langue française*, Hambourg, P. Fauche, 1797.

³⁴Garat, *Mercure de France*, août 1785, p. 26. Cité par Ulrich Ricken, opus cité, p. 164.

³⁵op. cité, p. 15.

³⁶*Ibid.*, p. 55.

³⁷*Ibid.*, p. 92.

³⁸*Ibid.*, p. 96.

A vrai dire, il serait possible de retracer, depuis les débuts du commentaire linguistique sur le français, une longue tradition de dénigrement des qualités de la langue qui accompagne étrangement celle de l'idéalisation et de la sur-valorisation. A la fin du XVI^e siècle, de grands débats ont eu lieu pour savoir si la langue française était suffisamment "copieuse", suffisamment abondante. Montaigne, par exemple, déclare : "En notre langage, je trouve assez d'étoffe, mais un peu faute de façon... Je la trouve suffisamment abondant, mais non pas maniant et vigoureux suffisamment ; il succombe ordinairement à une puissante conception ; si vous allez tendu, vous sentez assez souvent qu'il languit sous vous, et fléchit, et qu'à son défaut le latin se présente au secours, et le grec à d'autres"³⁹. Au XVIII^e, certains ont pensé que, si la clarté faisait ainsi l'objet d'un obsessionnel souci, c'était qu'elle manquait précisément aux structures de la langue. D'Alembert dit par exemple : "Aucune langue sans exception n'est plus sujette à l'obscurité que la nôtre", et : "Ainsi la clarté est l'apanage de notre langue en ce seul sens qu'un écrivain français ne doit jamais perdre la clarté de vue, comme étant prête à lui échapper sans cesse"⁴⁰.

On pourrait croire que les deux discours sont incompatibles : il n'en est rien. Ils entretiennent une mystérieuse complicité où se lit sans doute toute l'ambiguïté de la prise de parole évaluative sur la langue. La raison ? Peut-être, comme le dit Chamfort, que "nous aimons le plus ce qui nous fait le plus défaut"⁴¹ ; peut-être aussi que nous ne faisons, lorsque nous adressons tant de louanges à la langue que nous employons, que découvrir le reproche secret qui nourrit cet usage ; ou encore que la culture se charge de transformer en qualités, voire même en idéal, les défauts dont elle ne peut s'accomoder... C'est apparemment ce qu'enseigne la perpétuité étonnante, au fil des siècles, des deux discours de la "perfection" de la langue et de la "dégradation" de la langue, perpétuité que ne tarde pas à révéler un examen tant soit peu attentif des textes des commentateurs. De sorte qu'il n'est peut-être pas déraisonnable d'adopter la position du sceptique Montaigne qui jugeait : "Nous disons qu'il est [notre langage] parfait. Autant en dict du sien chaque siècle"⁴². Plus tard, l'abbé Batteux dira avec humour : "Notre langue nous paraît la plus claire de toutes les langues : ce n'est pas étonnant : c'est celle que nous savons le mieux"⁴³. Pareille mise à distance est néanmoins difficile : l'impression d'identité qui se dégage de tout regard porté sur une langue donnée, impression qui vient croiser la recherche d'individualité que chaque locuteur mène au travers de son usage du langage, possède un caractère suffisamment persuasif pour que nous donnions notre assentiment à tout discours nous présentant la langue comme un être à part entière, parfait de principe, instance protectrice de ses locuteurs.

Protectrice mais vulnérable. On comprend en effet comment l'idée d'une menace toujours imminente de dégradation, imminente, mais heureusement jamais complètement

³⁹*Essais*, III, V. Témoignent également d'un certain mécontentement Dolet (préface aux *Epistres familières* de Cicéron), Du Vair (*De l'Eloquence française et pourquoi elle est demeurée si basse*, 1594), ainsi que la nièce de Montaigne, Marie de Gournay. Voir Alexis François, *Histoire de la langue française cultivée*, Genève, Julien.

⁴⁰*Réflexions sur l'élocution oratoire*, Mélanges, tome 2, Paris, 1733, p. 336.

⁴¹*Maximes et pensées*, App. II.

⁴²*Essais*, III, IX .

⁴³Charles Batteux, "Principes de littérature" (1747), *Traité de la construction oratoire*, ch. II : "Du génie particulier de la langue française", t. V, p. 286, cité par Henri Meschonnic, opus cité, p. 178.

perpétrée, grâce aux ressorts ultimes du "génie", constitue le dernier maillon du système en venant alors nous inviter à nous accrocher à cette image comme à quelque chose d'éminemment précieux, de fragile, nécessitant toutes les attentions. La perfection d'une langue est toujours quelque chose qu'il est urgent de sauver. C'est d'ailleurs le sens de toute l'entreprise grammaticale "classique", dont les textes de l'Académie de Berlin représentent peut-être, avec les textes des "Idéologues", le dernier avatar : il s'agissait de s'assurer des moyens de garantir la pérennité de la "perfection" ainsi découverte. Le projet académicien dans son entier, et toute la nébuleuse de discours qui se trouvent dans son sillage, n'a pas d'autre sens. A la fin du XIX^e siècle, Remy de Gourmont définira ainsi l'"esthétique de la langue" : "Esthétique de la langue française, cela veut dire : examen des conditions dans lesquelles la langue française doit évoluer pour maintenir sa beauté, c'est-à-dire sa pureté originelle"⁴⁴, sans souci du paradoxe que forme l'usage conjoint des verbes "évoluer" et "maintenir".

On pourrait s'étonner de la tonalité "nationaliste" que le XVIII^e siècle, insensiblement, s'est trouvé amené à donner à l'idéalisation linguistique entreprise par le classicisme. La langue ... "française"... Cette tonalité a néanmoins, il faut le noter, toujours fait plus ou moins partie du discours linguistique, jusqu'à ce que la philosophie considère comme pertinent ce que nous appelons aujourd'hui "le langage". Animé depuis le XVI^e siècle par ce qu'Henri Meschonnic appelle une "compulsion de comparaison"⁴⁵ des langues, celui-ci a en effet cherché à intégrer les avancées réalisées au XVII^e siècle dans l'analyse des composantes de la langue à tout le discours culturel des différences de la Renaissance pour construire une équation entre physionomie linguistique et caractère national. Et c'est ici, sans doute, que l'imaginaire linguistique trouve sa signification la plus profonde, son terrain privilégié et l'impasse qui le fait se retourner contre lui-même.

Que représente l'identification d'un caractère national dans l'analyse linguistique, en effet, si on remarque que cette identification touche plus ou moins l'analyse de toutes les langues ? Car c'est bien ce qu'enseigne la lecture des textes rassemblés dans le récent volume *La langue source de la nation*⁴⁶ : un vaste courant de recherche des "génies" et des "caractères" a touché au XVIII^e siècle l'ensemble des langues européennes, le polonais, le russe, par exemple⁴⁷. A la même époque en Allemagne, le *Volkstum*, développé par Friedrich-Ludwig Jahn et Fichte, se veut une nouvelle façon de se représenter le monde humain. Chaque nation se met à voir sa langue comme un réseau d'une éminente particularité, mais au travers duquel l'intelligibilité globale du monde peut être perçue. C'est le fondement du concept d'"universalité". Pour paradoxal que cela puisse paraître, le concept d'"universalité" est aussi un concept nationaliste. Il est une façon de comprendre le monde au moyen d'une instance collective intermédiaire, dont une représentation possible est par exemple la langue, création humaine possédant des limites, et à laquelle il est par conséquent possible d'attribuer un contenu. Rivarol est allé très loin dans ce domaine,

⁴⁴Remy de Gourmont, *Esthétique de la langue française*, Paris, Mercure de France, 1923, p. 7.

⁴⁵opus cité, p. 33.

⁴⁶*La langue source de la nation*, Liège, Mardaga, 1996, introduction de Pierre Caussat.

⁴⁷Avec des auteurs comme Jan Sniadecki (1756-1830) en Pologne, Mikhaïl Lomonossov (1711-1756) et plus tard Alexis Khomiakov (1804-1860) en Russie. Voir *ibid.*

rapportant son impression, après s'être ainsi baigné dans l'imaginaire de sa langue, d'avoir affaire à un "monde français", comme il avait pu y avoir un "monde romain"⁴⁸.

Lomonossov, dans la préface de sa grammaire du russe (1754-1757), prétend de la même façon que le russe est supérieur à toutes les autres langues, utilisant pour ce faire des arguments étonnamment semblables à ceux qu'avait employés en France Charpentier, et qu'on retrouvera plus tard sous la plume de Rivarol. Même l'anecdote de Charles-Quint, censée illustrer le caractère des langues, qui avait circulé dans toute l'Europe au XVII^e siècle, y trouve sa place. "Maîtresse de plusieurs langues, la langue russe n'est pas seulement supérieure à toutes celles d'Europe par l'étendue des pays où elle règne, elle l'est aussi par son ampleur et par sa richesse propres."⁴⁹, déclare par ailleurs l'auteur.

On se rend compte alors que, pour les esprits de cette fin du XVIII^e siècle, l'encouragement à étudier la langue et à en développer les qualités est une autre façon d'encourager au développement du caractère national. Plus exactement, la pluralité des langues, au lieu d'être comprise comme une malédiction, va de plus en plus être interprétée comme une chance. En quoi est-ce une chance ? Essentiellement en ce que la nécessité de l'apprentissage d'une langue particulière, duquel dépend l'accomplissement de multiples activités, tant pratiques qu'ayant trait à la connaissances, incline à ce que Lomonossov appelle une "connaissance fondamentale de la langue"⁵⁰ propre à assurer le progrès de toute science et de toute pensée. Ainsi, l'"excellence" de la langue doit-elle d'abord faire l'objet d'une expérience personnelle, au moyen d'une "étude sérieuse des règles de la grammaire"⁵¹ avant que l'on puisse parler d'extension des connaissances humaines.

C'est pourquoi on aurait tort, sans doute, d'interpréter l'omniprésence de l'identification nationale dans le commentaire linguistique de l'époque sous le seul signe de l'hégémonisme politique. Puisqu'il n'y a pas de langue de la pensée, puisqu'il n'y a pas de langue universelle, c'est dans les langues elles-mêmes qu'est enfoui le trésor de la connaissance humaine. C'est ce que conclut le XVIII^e siècle finissant, ne doutant pas que cet "enfouissement" soit pour ainsi dire universel. Depuis, les découvertes de linguistes modernes ont ébranlé la croyance rassurante qu'entre une langue et sa culture il existait une commune mesure. Dans un article de 1924, Nicolas Sergueevitch Troubestzkoy faisait la troublante constatation que "la langue hongroise trouve ses proches parents en vogoules et en ostiak (au nord-ouest de la Sibérie), et pourtant, la culture des vogoules et des Ostiaks et celle des Hongrois n'ont absolument rien de commun"⁵². Cette constatation nous laisse dans une troublante incertitude. Et s'il n'y avait rien d'autre dans les langues, finalement, que de simples agencements utilitaires n'exerçant aucune interaction avec la pensée et avec la culture ? Ce serait là un facteur majeur d'angoisse. On mesurerait alors comment tout l'arsenal de l'imaginaire linguistique a pu constituer une formidable barrière de défense contre ce risque... Et comment il a pu installer dans certaines langues une dimension spécifique qui, quelles qu'aient été les données réelles de la langue, aura, elle, une influence décisive sur la pensée et la culture.

⁴⁸op. cité, p. 129.

⁴⁹Cité par Luce Langevin, *Lomonosov, sa vie, son oeuvre*, Paris, Editions sociales, 1967, p. 230.

⁵⁰*Rhétorique*, paragraphe 165, cité *ibid.*, p. 231.

⁵¹*Ibid.*

⁵²Nicolas Sergueevitch Troubestzkoy, "La Tour de Babel et la confusion des langues", cité in *La langue source de la nation*, p. 512, et repris par Henri Meschonnic, op. cité, p. 261.

